



Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7^e - INV. 34-14

NOUS VOTONS DEPUIS VINGT ANS



L'année qui vient de s'écouler a marqué le 20^e anniversaire de la libération des camps et notre retour dans la vie. Des manifestations souvent grandioses ont marqué cette date et ont rappelé au monde à quel degré d'horreur et d'infamie pouvait parvenir un peuple asservi par un régime ancré sur l'orgueil racial.

A vrai dire, au cours de cette année 1965, se sont inscrits d'autres anniversaires commémorant vingt années de fonctionnement d'institutions qui ont vu le jour dès que le pays enfin délivré du joug de l'ennemi a repris sa vitalité ; mais parmi ces innovations, il en est une qui intéresse, non seulement les rescapées des camps de concentration, mais l'ensemble des Françaises ayant atteint leur majorité : c'est celle qui leur confère le droit de vote et d'éligibilité.

La femme n'avait pas jusqu'à cette date de droits politiques, c'est-à-dire qu'elle n'avait pas le moyen d'intervenir dans le fonctionnement des rouages du gouvernement ; on la considérait comme une mineure, ou, pour employer un terme juridique, une incapable.

D'Alger, le Gouvernement provisoire de la République, par l'ordonnance du 21 avril 1944, a mis fin à cette situation en lui accordant le bulletin de vote : en effet l'article 17 de cette ordonnance stipule : « Les femmes sont électrices et éligibles dans les mêmes conditions que les hommes ».

Après la libération de Paris et de la majeure partie du territoire français, le général de Gaulle, dans son discours du 12 septembre 1944, en don de joyeux avenir, réaffirme cette disposition qui étend aux femmes la législation relative au suffrage universel.

Fin avril 1945 ont lieu les élections municipales auxquelles peu d'entre nous ont pu participer, et le 21 octobre 1945, pour la première fois, les femmes de France sont appelées à

(Suite page 2)

Les Françaises à Ravensbrück

« Vision d'épouvante, de misère, de souffrance et d'horreur telle que les fresques du Moyen Age représentant les damnés et l'enfer n'arrivent pas à l'égalier. » Voilà bien l'impression que nous laisse ce livre^(*), mais pour la vérité, pour la fidélité et pour l'avenir, il fallait qu'il fût écrit.

Incorporé dans l'effroyable troupeau des « misères physiologiques ambulatoires », le lecteur voudrait crier grâce ; il a parfois envie de vomir, il n'a même pas envie de pleurer, privé, lui aussi, de « la détente des larmes, trop humaines presque pour être possibles ». Il était pourtant nécessaire, et glorieux pour nous, que nous fussions admis à escorter les déportées vers cette « Terra Incognita », qui se révélera « un monde infernal, démentiel, monstrueux et surtout autre, l'autre monde ».

Dans la préface, les auteurs nous préviennent qu'elles se sont « efforcées de ne laisser dans l'ombre aucun fait important. Au travers de ces faits, c'est toute une vie qui veut s'exprimer : une vie quotidienne presque irréelle, infiniment monotone dans son horreur. Une vie qui suit un chemin inéluctable, selon les lois d'une logique aberrante où contradiction et hasard se mêlent au rigorisme ». Il est exact que ce long témoignage collectif est extraordinairement complet, détaillé et réaliste. Il nous mène, étape par étape, de la Résistance libre à la lutte prisonnière, dans une découverte progressive des souffrances et du martyre. Portraits de résistantes, arrestations et tortures, départs individuels ou massifs, atroce cheminement... que de tentations de désespoir ou d'évasion au cours de ce transfert ! Mais, comme le dit une déportée, « me serais-je jamais pardonné d'avoir fui le pire ? ». Et si l'effleure aussi l'espoir de la vengeance, elle se reprend aussitôt : « Nous préférions savoir les nôtres victimes plutôt que tortionnaires ».

Arrivées au camp de la mort lente, dans cette terre de désolation, les déportées découvrent brutalement ce que sera leur « camp quotidien ». A la cruelle initiation succède l'éœurante, la torturante monotonie des jours. Appels, intempéries, corvées, crasse et vermine, maladies, punitions, disputes et vols, tout est sous le signe du mal et de la peur. Qu'y a-t-il de plus intolérable comme supplice ? La

faim ? Le froid ? L'obsession des misères physiologiques ? La déchéance physique ou l'avilissement moral ? Mais, des tortures à l'extermination, l'étape serait trop courte et trop facile sans doute : aussi faut-il passer encore par la phase du « rendement ». Belle main-d'œuvre gratuite que ces esclaves, si nombreuses que point n'est besoin de les ménager ! De ces squelettes, toujours renouvelés, on exige une productivité incroyable, au bénéfice de l'ennemi. Que de scrupules alors... mais comment s'opposer ? Les refus individuels seraient voués à l'échec et aboutiraient à faire retomber l'épreuve sur des camarades plus âgées ou plus atteintes. Seuls, le camouflage et le sabotage peuvent être efficaces, au prix de quels dangers et de quelles punitions !

Et voici, dans une troisième partie, intitulée *Tortures et morts sélectives*, tous les détails les plus réalistes et les plus atroces sur les châtiments, les corvées de vidange, le Strafblock, les pendaisons, les fusillades. Voici les malades aux plaies affreuses, les dysentériques, les œdématisées, les tuberculeuses, les typhiques. Venez donc au Revier assister à la stérilisation des tziganes, aux expériences sur les « petits lapins », aux avortements et aux assassinats de bébés. (A propos, saviez-vous qu'il faut 20 à 30 minutes pour noyer un nourrisson comme un petit chat ?) Enfin, regardez « la petite horde abandonnée et sauvage » des enfants déportés... Ils sont 500 en 1944. Ils disparaîtront sans qu'on sache ni où ni comment.

Oh ! je vous en préviens, ils sont terribles à lire, ces témoignages ; ils sont terribles parce qu'ils s'imposent comme la vérité, parce qu'ils s'expriment avec une sorte de froideur qui sent le mal, la mort et la pourriture. Il y a bien, dans la trame du récit, les marques de la camaraderie, de la fraternité et de l'héroïsme, mais c'est seulement dans la dernière partie du livre, dans l'étude des forces de survie et la fidélité devant la vie retrouvée, que la porte s'ouvre et que revient la lumière.

Comment survivre ? Force de la pensée, croyance, idéal, patriotisme, chacune puise à sa source de vie. On s'unit pour organiser les loisirs ou des simulacres de fêtes et l'on s'enrichit des contacts personnels, de la solidarité qui joue non seulement entre Françaises, mais à l'échelle internationale. Oui, on lutte magnifiquement pour survivre. Survivre ? Elles sont 2.000 Françaises sur 10.000 !

Au total, 90.000 femmes sur 123.000 sont mortes à Ravensbrück. Tels sont les chiffres. Mais être vivante, est-ce facile pour qui s'est révélée à soi-même, et se sent désormais brûlée par la connaissance et par la responsabilité ? Est-ce facile pour qui a connu un monde « plus terrifiant que les visions de Dante, plus absurde que le jeu de l'oie » ?

« Nous sommes vivantes ; tant pis pour nous », écrit une déportée ; et une autre se pose la question : « Officiellement, c'est vrai, je suis revenue, mais, en réalité, qu'est-ce qui est revenu ? » Si, en déportation, « la tendresse pour les vivants faisait contrepoids à la mort », maintenant, dans le monde retrouvé des vivants, chaque déportée porte le poids des mortes. « Le monde des camps ne s'arrête pas malheureusement au moment où les por-

tes de Ravensbrück se sont ouvertes. Les survivantes l'ont emporté longtemps avec elles. Elles l'ont parfois retrouvé dans la vie normale... »

Ce livre est l'œuvre commune de femmes qui ont connu les mêmes supplices. Elles ont voulu, en servant scrupuleusement la vérité, continuer leur tâche et remplir leur mission. Si leurs personnalités s'expriment et s'affirment, leurs individualités s'effacent dans un anonymat voulu qui met en valeur la solidarité et les liens qui les unissent.

Peu importe la diversité des appartenances et des moyens lorsque l'unité s'est faite sur les valeurs essentielles et que l'on peut, solidairement, jeter au monde un appel à la vigilance et au respect des libertés.

Denise GASTINEL.

Réception pour la présentation du livre

Vingt ans après la libération des camps, trois ans après s'être mises à la tâche, l'Amicale de Ravensbrück et l'Association des Déportées et Internées de la Résistance, pour célébrer la sortie du livre écrit en commun, *Les Françaises à Ravensbrück*, ont reçu, le 1^{er} décembre, quelque 250 personnes au restaurant de ce Musée de l'Homme où se forma l'un des premiers réseaux français décapité par l'occupant.

Des journalistes attentifs se mêlaient à ceux qui ont toujours été les amis fidèles de nos mouvements et puis les interlocuteurs compréhensifs dans les difficiles dialogues de l'après retour. Les ambassadeurs des Etats-Unis, d'Italie, de Suède, de Suisse, d'U.R.S.S. avaient tenu à se faire représenter. L'ambassadeur de Tchécoslovaquie nous a fait l'honneur de venir en personne. Le ministre des Anciens Combattants et Victimes de guerre, M. Sainteny avait délégué un membre de son cabinet, et les principaux services de son ministère étaient représentés. Etaient également présents l'U.N.A.D.I.F. en la personne de son président M. Lambert, la F.N.D.I.R.P. en la personne d'un membre de sa présidence, M. André Leroy, la F.N.D.I.R.P. la Fédération des Amicales de Réseaux, Marie-Madeleine Fourcade, présidente du C.A.R., l'Association des Français libres, les représentants de nom-

breuses amicales des camps, des mouvements de résistance, dont M. André Weil pour le C.O.S.O.R.

Sauf trois qui payaient ce jour-là le lourd tribut des déportés à la maladie, les dix-huit signataires du livre étaient toutes présentes et recevaient les hommages adressés, à travers elles, à toutes celles dont elles avaient rapporté avec objectivité l'existence et la lutte au sein du camp de Ravensbrück. A peine interrompues par les flashes des photographes de presse, les conversations se sont poursuivies fort longuement. Les camarades, instinctivement, répugnaient à se séparer après cette réunion dont le but, d'ailleurs, était essentiellement de remercier ceux qui avaient soutenu l'action des deux associations depuis la Libération. Il faut rappeler que *Les Françaises à Ravensbrück* est un livre qui a pu être réalisé, grâce aux témoignages et aux souvenirs personnels envoyés par vous toutes à la suite d'un appel commun, par un comité de rédaction désigné par les conseils d'administration de l'Amicale et de l'A.D.I.R. Par-delà ce livre, dont la deuxième édition est déjà en vente, demeure chez les participantes le désir d'entreprendre un jour d'autres travaux en commun ; beaucoup souhaiteraient aussi organiser prochainement des rencontres entre tous les membres des deux associations.

Paul Rassinier condamné

Paul Rassinier, qui s'était déjà acquis une triste renommée en publiant, à son retour de déportation un livre aberrant : *Le Mensonge d'Ulysse*, dans lequel il affirmait que tous les déportés avaient menti et qu'il n'y avait pas de chambres à gaz dans les camps, a renouvelé ses affirmations dans *Rivarol*, le 26 mars 1965, en ajoutant que les déportés n'étaient pas morts de mauvais traitements, mais de faim. Et pourquoi ? Parce que leurs rations étaient volées par leurs camarades.

« Mon opinion, disait-il, est que le tribunal de Francfort devrait dresser le compte de tous les Langbein, Spejter, Vaillant-Couturier, etc., qui eurent la main très lourde en matière de nourriture. »

Assigné en diffamation par Marie-Claude Vaillant-Couturier et Ravine Spejter, il a comparu à la fin d'octobre devant la 17^e Chambre correctionnelle, ce qui donna lieu à une belle manifestation de solidarité. La partie civile était repré-

sentée par M^e Renée Mirande, M^e Arrighi et M^e Shadira. De nombreux témoins dont Geneviève Anthionoz, notre présidente, vinrent attester que la conduite de nos camarades diffamées avait été irréprochable au camp.

Hué par la salle, Rassinier fut, en outre, sévèrement tancé par le président qui lui reprocha sa conduite odieuse, véritable trahison à l'égard de ses camarades, et lui demanda comment il se faisait qu'il eût réchappé lui-même puisque, à l'en croire, ce n'était possible, dans un camp, que si l'on volait de la nourriture. Ce à quoi le personnage ne trouva pas de réponse et s'éclipsa dès qu'il en eut reçu l'autorisation.

Il a été condamné, le 9 novembre, à quatre mois de prison avec sursis et à 3.000 francs d'amende. Le directeur de *Rivarol* a été condamné, lui, à deux mois de prison avec sursis et à 5.000 francs d'amende. Les parties civiles ont reçu le franc de dommages-intérêt qu'elles réclamaient.

NOUS VOTONS

DEPUIS VINGT ANS

(Suite et fin de la page 1)

élire leurs représentants à l'Assemblée consultative.

Je me souviens de ce mois d'octobre 1945 où, dans ce petit village breton, entouré de chaises amies, je tentais de me réadapter à la vie. Un soir le maire du pays vint, au nom de son conseil municipal, me proposer de m'inscrire sur la liste électorale afin de me permettre d'exercer mon droit de vote dans sa commune.

C'est avec émotion que j'accomplis ce devoir ; ce bulletin de vote m'apparaissait comme le symbole de ma liberté enfin recouvrée et marquait ma réinsertion dans la vie de mon pays.

Depuis lors, bien des votes sont intervenus, et, peu à peu, nous avons oublié ces années d'avant-guerre, au cours desquelles tant de femmes, dans tant de pays ont combattu pour la conquête de ces droits et la reconnaissance de la notion d'égalité absolue des sexes.

L'entrée de la femme dans la vie publique, en même temps que les droits nouveaux qui lui étaient octroyés, lui a imposé des devoirs, beaucoup d'entre nous l'ont compris et, outre leurs obligations professionnelles ou familiales — parfois même assumant les deux — elles ont participé à la vie de leur cité, à celle de la nation, mettant au service du pays leur compétence, leur expérience, leur bon sens et leur jugement que de longs mois, parfois même des années de captivité, avaient mûris.

Cependant bien des domaines restent encore à défricher, bien des problèmes qui intéressent au premier chef les femmes, leur vie personnelle, leur vie familiale, sont loin d'être résolus ; les conditions de vie des femmes vivant dans des pays moins évolués que le nôtre appellent aussi notre sollicitude.

La tâche est immense. Il appartient à chacune d'entre nous, dans la mesure de ses moyens, d'y participer.

A.-M. BOUMIER.

Verbelen acquitté

L'ancien S.S. flamand Robert Verbelen, accusé d'avoir fait exécuter sans enquête ni jugement des citoyens belges innocents, a été acquitté par le tribunal de Vienne devant lequel il comparaissait. Le procureur général a fait appel.

L'indignation a été grande en Belgique. Et le gouvernement belge a fait savoir officiellement sa désapprobation au gouvernement autrichien.

Il faut espérer que l'appel sera accepté et qu'un second procès permettra, grâce aux informations recueillies en Belgique, de réduire à néant les mensonges de Verbelen.

La Résistance allemande

« Ces hommes ont combattu sans être aidés de l'intérieur ou de l'extérieur — mais uniquement par l'inquiétude de leur conscience. » Winston Churchill, 1946.

Isolément, angoisse, horreur, honte, désespoir, tels furent les compagnons constants des résistants allemands. S'il s'en est trouvé dans tous les secteurs de la nation, parmi les ouvriers comme parmi les bourgeois, chez les universitaires comme chez les militaires, à aucun moment ces hommes n'ont été rejoints ou soutenus par un mouvement populaire, même éphémère. Outre un système policier écrasant, Hitler a gardé jusqu'à la fin, sur les masses et sur les responsables allemands, une emprise diabolique. Le peuple allemand, tel « un large fleuve sans rive », s'est rué derrière Hitler et n'a été arrêté que par le désastre.

Ceux qui, dans un effort héroïque et désespéré, ont tenté de résister à ce flot fangeux de passivité et de crime mêlés, ont sombré l'un après l'autre, sans avoir pu, la plupart du temps, seulement faire un signe.

Certains de ces hommes et de ces femmes au caractère exceptionnel se sont par-



Ernst Thaelmann.



Katja Niederkirchner, militante des jeunesse communistes, réfugiée en U.R.S.S. depuis 1933, parachutée en Allemagne en 1943, exécutée à Ravensbrück en 1944.

fois retrouvés dans des groupes d'inspiration diverse, les uns limitant leur activité à un simple soutien moral de leurs compatriotes, les autres bâissant l'avenir en attendant que l'effondrement du nazisme vienne de lui-même, d'autres enfin, partisans de l'action coûte que coûte, même inefficace, pour sauver l'honneur de l'Allemagne, ou l'honneur tout court.

Certains n'ont pu se confier à personne et sont morts sans même connaître le fraternel coude à coude de la communion de pensée, tel ce chef de Kommandantur d'une ville belge qui, atteint d'une maladie incurable, sauva des vies de patriotes belges. Nos camarades belges n'ont jamais retrouvé sa trace.

« Pendant douze ans, écrit M. Collenot dans la Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre mondiale (octobre 1959), des groupes isolés aux contours imprécis vont se former, lutter et disparaître en s'igno-

rant les uns les autres, sans pouvoir se prêter appui ni coordonner leur action. »

La guerre posera aux résistants allemands un problème moral d'une gravité exceptionnelle. Sous les bombardements, devant les pertes effroyables du front russe, devaient-ils vraiment contribuer à la défaite de leur patrie ? Devaient-ils se désolidariser des souffrances du peuple et donner au pays agonisant le coup de poignard dans le dos ? Chaque résistant dut chercher, seul et dans la nuit, en un dramatique tête-à-tête avec sa conscience, la voie de son devoir, selon ses convictions propres.

Rares sont les survivants de cette tragédie, rares les documents. Les deux Allemands dressées l'une contre l'autre ne favorisent pas l'objectivité ni la circulation des renseignements. Des lacunes graves et des inexactitudes sont inévitables dans l'image que nous donnons ici de la Résistance allemande.

Les catégories de résistants

La Résistance allemande commence dès 1933 lorsque Hitler s'assure la majorité au Reichstag en dissolvant le parti communiste. Ce parti, qui jusqu'en 1933 recevait de Staline la consigne de voter avec les nationaux-socialistes pour affaiblir le centre, a été la première victime de cette tactique insensée du Kremlin. Des milliers de militants ou de sympathisants ont été arrêtés et torturés. Les uns furent exécutés, les autres partirent inaugurer les premiers camps de concentration, avec les « homosexuels » et les « asociaux »*. Ils furent bientôt rejoints par des Témoins de Jéhovah, des personnalités juives, des socialistes, des libéraux, des chrétiens. Les militaires, dont les premiers mouvements de résistance se situent en 1938, ont été protégés de la Gestapo jusqu'en 1943 par l'Abwehr. L'Abwehr était le service de contre-espionnage de l'armée, puissante mafia où la Gestapo n'avait pas réussi à s'infiltrer pour deux raisons principales : d'abord à cause de la rivalité classique de deux puissants services travaillant souvent sur les mêmes terrains de chasse, ensuite, à cause de la présence, à la tête de l'Abwehr de l'éminent et très intelligent amiral Canaris et de son adjoint, authentique résistant de la première heure, le général Oster. Ils devaient être tous deux arrêtés en 1943 et exécutés en 1945. Après l'échec de la tentative de soulèvement du 20 juillet 1944, les militaires résistants rejoindront dans les prisons et les bunkers et

(*) Le moindre gêneur se voyait intenter un procès de mœurs, le moindre délinquant se voyait verser dans les « asociaux », avec les criminels.

strafblocks des camps de concentration les survivants de onze années de détention.

Dachau, dans le Sud de l'Allemagne, Papenburg, dans les marais du Nord, d'où nous vient le lugubre *Chant des marais*, comptent parmi les premiers grands camps. (Il y en eut rapidement un par province, 50 déjà à la fin de 1933.) Leur direction, dans cette première année, était livrée à la discrétion des sinistres S.A., auprès desquels les S.S. font figure d'enfants de chœur ! Les détenus mouraient dans des supplices et des humiliations qui défient toute imagination.

En 1940, le fichier du seul camp de Dachau attestait que 100.000 Allemands étaient déjà passés par le camp, politiques et droit commun. On n'est pas en mesure, jusqu'à présent, d'établir le nombre, même approximatif, de citoyens allemands qui sont tombés dans les mains de la Gestapo, pour des motifs politiques, de 1933 à 1945. Les estimations varient de 300.000 à 900.000. Mais, dès lors qu'il s'agit de centaines de mille, on est fondé à parler d'une Résistance allemande et on mesure l'ampleur de la répression. Les opposants qui n'ont pas émigré et qui ont réussi à échapper à la police sont rarissimes. On estime à 32.500 le nombre des exécutions d'Allemands de 1933 à 1945, parmi lesquels 58 anciens députés socialistes, 54 anciens députés communistes, 8 députés du centre, 6 généraux et 42 officiers supérieurs. En outre, près de 10.000 militaires ont été passés par les armes pour refus d'obéissance, mutinerie, écoute de radios étrangères, etc.

La résistance communiste

Comme dans les autres secteurs de la population allemande, elle n'a concerné qu'une faible proportion des militants, qui étaient 360.000 en 1932 et qui entraînaient 6 millions d'électeurs. Il faut dire qu'en 1933 il y avait 7 millions de chômeurs en Allemagne. La misère des ouvriers était extrême. Et quand Hitler réussit à redonner la prospérité au pays grâce à son industrie de guerre, les

ouvriers connurent un soulagement considérable. Certains rejoignirent alors de bon cœur les rangs du parti national-socialiste. La masse resta passive, mais quelques communistes ne se laissèrent pas leurrer par cette reprise économique qui menait droit à la guerre. De façon continue, et jusqu'à la fin de la guerre, de petits groupes communistes n'ont cessé de se reconstituer, davantage pour main-

tenir entre eux une éducation politique que pour envisager une action directe, qui leur était d'ailleurs quasi-impossible : repérés depuis longtemps, jugulés dans le Front du Travail après la dissolution de tous les syndicats, sans accès aux postes de responsabilité, arrêtés, torturés, condamnés à mort au moindre geste, les communistes étaient réduits à l'impuissance. Un de leurs chefs, Thaelmann, fut arrêté dès mars 1933. Il devint le symbole vivant de la résistance communiste et fut vraisemblablement assassiné en 1944, à Buchenwald, à l'occasion d'un bombardement.

En dépit de toute raison et sans le moindre espoir, quelques téméraires sont passés à l'action : des tracts ont circulé, quelques publications clandestines à la vie brève sont apparus ici ou là, quelques mouvements de grève ont été amorcés. Un groupe de très jeunes, Israélites pour la plupart, allèrent jusqu'à mettre le feu à l'exposition nazie « Le Paradis soviétique ». Ils furent tous arrêtés et exécutés.

Saefkow alla plus loin : libéré d'un camp de concentration en 1939, il se donna pour but de préparer un gouvernement populaire démocratique. Il entreprit d'établir une liaison entre travailleurs, communistes et socialistes*, et quelques fonctionnaires. La Gestapo pénétra l'organisation et Saefkow fut exécuté avec une centaine de camarades.

Le groupe de « L'Orchestre rouge », ainsi baptisé par la Gestapo, officiellement

ment « Société pour l'étude de l'Union soviétique », réussit à diffuser quelques temps « Le Front intérieur » à partir de 1940. Puis, en 1941-1942, certains de ses membres, intellectuels communistes mobilisés dans des secteurs-clés de l'administration, parviennent à communiquer à l'U.R.S.S. des renseignements de première importance. En août 1942, la Gestapo saisit 4 postes émetteurs et démantela le réseau avec une férocité particulière : 118 hommes et femmes sont exécutés.

Quelques cellules communistes vivent encore en 1943-1944, quand von Stauffenberg, qui posera la bombe du 20 juillet, prend contact avec elles pour préparer le soulèvement final.

Dans toutes les prisons et les camps d'Allemagne, des communistes ont survécu jusqu'à la fin. Quand les officiers anti-hitlériens sont jetés en prison en 1944, ils sont surpris d'y trouver des communistes enfermés là depuis parfois 11 ans, surpris aussi de bénéficier de leur solidarité.

(*). Bien que le parti communiste allemand ait reconnu officiellement en 1935, à la conférence de Bruxelles, que la lutte à outrance contre les socialistes et le centre avait été une grave erreur, la méfiance des communistes à l'égard des socialistes est demeurée vivace, paralysant toute action commune contre les nazis. Ce phénomène fut sensible, notamment, au sein de la Résistance intérieure du camp de Buchenwald à direction communiste, qui garda jusqu'au bout une méfiance farouche à l'égard des socialistes et des libéraux.

La résistance socialiste

Elle fut aussi sporadique et inorganisée que les autres. Quelques résistants disséminés tentèrent de petits regroupements syndicaux sous des étiquettes de sociétés de musique ou de sociétés sportives ; elles furent détectées et démantelées l'une après l'autre. Les responsables furent arrêtés, les uns exécutés, les autres relâchés, parfois au bout de plusieurs années. Les survivants finirent par entrer en contact avec l'équipe de Goerdeler, l'ancien maire de Leipzig, leader de l'opposition politique libérale. Ils ont tous été arrêtés et pendus.

Une personnalité marquante du monde socialiste fut Leber, qui commença sa carrière de résistant par quatre ans de camp de concentration. Passionnément dévoué à la cause de la démocratie et du socialisme, « au dieu ou au démon qui les mène », disait-il, cet ancien député du Reichstag, docteur en économie politique, se fit marchand de charbon à sa sortie du

camp, en 1937. Son magasin fut un lieu de rencontres avec d'autres petits groupes de socialistes et de syndicalistes, décapités les uns après les autres. En 1944, il tenait encore et avait établi un contact avec quelques cellules du parti communiste allemand. Il s'était lié d'amitié avec le comte de Stauffenberg : ils espéraient soutenir le coup d'Etat militaire et civil par quelques éléments populaires. Mais il fut arrêté avant le 20 juillet et pendu, par la suite, avec des milliers d'autres. (Après avoir été torturé à Fürstenberg, il fut enfermé un temps au bunker de Ravensbrück.)

Citons encore Leuschner, militant socialiste, qui, après un séjour en camp de concentration, reprit une activité clandestine qui le mit en rapport avec le groupe de Goerdeler. Dans les plans des clandestins, il devait être vice-chancelier du gouvernement futur. Il fut arrêté et exécuté en 1944.

La résistance chrétienne

Les chrétiens, catholiques et protestants, qui s'opposèrent à Hitler ne furent pas nombreux. Mais ils eurent d'autant plus de mérite que leurs églises s'étaient laissées inféoder à l'Etat national-socialiste : les évêques catholiques et protestants prêtaient serment au Führer, comme les autres fonctionnaires.

Il y eut bien les lettres pastorales des évêques catholiques et les déclarations des évêques protestants contre le néopaganisme, il y eut bien l'encyclique du Pape *Mit brennender Sorge* où le racisme, le culte de la force et la toute-puissance de l'Etat étaient condamnés, mais ces écrits, très généraux et enrobés de mille considérations mineures, constituaient de bien pâles protestations en regard des crimes qui se perpétraient.

Autrement vigoureux furent les sermons et les interventions de quelques

isolés comme l'évêque de Münster, Mgr von Galen. Il s'éleva violemment et publiquement contre les persécutions antisémites, contre les persécutions de religieux* et contre les assassinats de malades mentaux. Ses sermons étaient ronéotés et jetés dans les boîtes aux lettres des maisons. C'est en lisant un de ces écrits que l'étudiant munichois Hans Scholl prit sa décision : « Enfin quelqu'un qui ose protester. Je veux moi aussi trouver une ronéo ». Quelques semaines après, les premiers tracts de la « Rose Blanche » appelant le peuple allemand à

(*). De nombreux prêtres et religieuses ont été persécutés. Les nazis qui voulaient soustraire la jeunesse à leur influence montaient contre eux des affaires de mœurs et les envoyait dans les camps de concentration, s'emparant de leurs biens.



Julius Leber.



Hans Scholl.



Sophie Scholl.

renverser ses tyrans furent répandus à Munich et dans plusieurs autres villes.

Hans Scholl et sa jeune sœur Sophie furent arrêtés. Trois jours après, ils étaient jugés et décapités à la hache. Leur vieil ami, le professeur de philosophie Huber et trois autres de leurs camarades subirent le même sort. Quand ces étudiants passaient des nuits entières sur leur ronéo, nous rapporte leur sœur, Inge Scholl, ils éprouvaient une joie profonde à échapper à cette passivité coupable qui pesait sur l'Allemagne. Mais ils sentaient aussi douloureusement à quel point ils étaient seuls, sachant que leurs meilleurs amis, s'ils apprenaient leur activité, refuseraient de les suivre. L'affaire des « petits Scholl » fut connue à travers toute l'Allemagne intellectuelle, elle ébranla bien des consciences, mais il ne s'ensuivit aucun autre mouvement étudiant.

Parmi les protestants, un pasteur se rendit célèbre dans le monde entier en refusant le compromis passé par l'Eglise réformée officielle avec les nazis. C'est le pasteur Niemoeller qui fonda, dès 1934, ce qu'il a appelé « l'Eglise confessante ». Il ne groupa jamais beaucoup de monde autour de lui, mais ses exhortations eurent un retentissement profond. Il fut personnellement protégé longtemps par sa réputation d'ancien commandant de sous-marin de la guerre de 1914, mais il fut finalement arrêté et termina la guerre à Dachau.



Dietrich Bonhoeffer.

C'est parmi les membres de son Eglise confessante que l'on trouve l'une des plus pures figures de résistant allemand : le pasteur Bonhoeffer. C'était un théologien qui, dès 1933, était convaincu de la perversion fondamentale du nazisme. Il le dit dans ses cours, il l'écrivit à toutes occasions et, en 1935, il fonda un séminaire pour les jeunes pasteurs de l'Eglise confessante. Cette petite communauté vécut, sous la menace, dans une ferveur extraordinaire, se préparant aux affrontements extrêmes jusqu'en 1937, où Himmler prononça sa dissolution.

Bonhoeffer multiplie alors les lettres individuelles et collectives, les rencontres, les voyages à l'étranger sous couvert d'écuménisme. On lui interdit bientôt de publier et d'enseigner, mais il continue son action clandestinement.

La guerre arrive. Sa haute spiritualité lui épargne les troubles de conscience des Allemands antinazis, mais fervents

patriotes : il souhaite sans ambages la victoire des Alliés.

De la résistance spirituelle, il glisse à la résistance politique et militaire. En 1942, il réussit à se rendre en Suède, sous prétexte d'une réunion œcuménique, pour faire parvenir aux Alliés les plans de renversement d'Hitler du groupe Beck-Goerdeler.

Arrêté en 1943, au moment où la Gestapo pénétrait enfin l'Abwehr et arrête le général Oster et l'amiral Canaris, il continue en prison ses travaux de théologie et réussit à les faire passer à l'extérieur, accompagnés de lettres passionnées. Ces écrits constituent aujourd'hui une page capitale de la pensée religieuse en Allemagne. Quand, le 8 avril 1945, on vient le chercher dans sa cellule pour le pendre, il dit : « C'est la fin. Pour moi, c'est le début de la vie ».

Une autre belle figure de résistant, chef spirituel de tout un groupe d'antinazis bien particulier, fut le jeune comte Helmuth von Moltke. Von Moltke, authentique descendant des Moltke qui s'illustrent contre la France, appartenait à ce que l'on a appelé « l'aristocratie de gauche ». Vivant avec intensité sa foi luthérienne, il a vu dès le début avec une grande netteté jusqu'où l'indigne renversement de l'échelle des valeurs proné par les doctrinaires du nazisme pouvait mener. Il réunissait dans son château de Kreisau des personnalités d'horizons les plus divers qui avaient gardé leur liberté d'esprit. Le « Cercle de Kreisau », qui essaia à Fulda et à Munich, ne croyait pas à la possibilité d'un coup d'Etat et ne faisait qu'entretenir la flamme de la liberté de l'esprit par des réflexions en commun. C'est d'ailleurs uniquement ce qui fut retenu contre Moltke et ses amis à leur procès, et cela réjouit profondément cette âme élevée : « Nous serons pendus, écrivit-il à sa femme, pour avoir pensé ensemble, et puisque aussi bien nous devons mourir, autant que ce soit pour ce motif ».

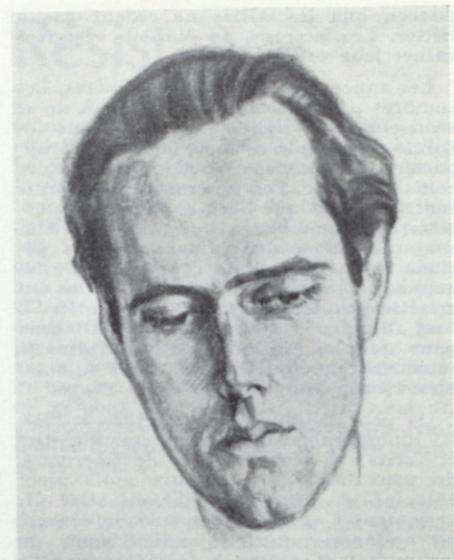
L'un des co-accusés de Moltke était un de ses amis les plus chers, le Père Jésuite Delp, contre qui la haine du célèbre Freisler se déclina : la vraie faute de Moltke était de s'être lié avec un des membres des pires ennemis du Reich : l'Internationale Noire ! Moltke exultait : « Tout compte fait, écrivait-il à sa femme, cette mise en lumière du côté religieux de l'affaire correspond à un réel état de

(*) Freisler était le Président du Tribunal du Peuple qui jugea tous les conjurés du 20 juillet. Cynique et grossier, il fut tué sur son siège de Président au cours d'un bombardement de Berlin. Une poutre lui écrasa la tête alors qu'il avait en mains le dossier d'un des conjurés du 20 juillet.

Hommes politiques libéraux et militaires

Ils ne furent que quelques-uns, infiniment moins nombreux que les militants de gauche, mais les postes de haute responsabilité qu'ils occupaient leur permirent d'envisager en fin de compte une action efficace : la tentative de prise du pouvoir du 20 juillet 1944. Cette tentative, tardive, ne fut pas seulement son échec au malheureux hasard qui fit que Hitler échappa à la bombe de von Stauffenberg, mais au fait que, pendant des années ces bourgeois conformistes, pourtant profondément antinazis ne se résolurent pas à « sauter par-dessus leur ombre ».

Pourtant, dès 1937, celui qui fut leur infatigable animateur, le maire de Leipzig Goerdeler, fit son premier acte de résis-



Helmuth von Moltke.

ches et prouve que Freisler est un bon juge politique. Pour nous, cela présente un immense avantage, car nous serons tués : a) pour une chose que nous avons faite ; b) et qui en vaut la peine. Mais mourir en martyr pour saint Ignace de Loyola — car au fond c'est à cela que cela revient, tout le reste étant accessoire — c'est vraiment drôle, et je frémis déjà en pensant à la colère de papa qui était si anticatholique !

... Freisler nous a rendu un grand service, si toutefois nous réussissons à répandre cette histoire et à en tirer profit. Il faut le faire, ma chérie, en Allemagne et à l'étranger. Par le rapprochement de nos trois personnes, il est prouvé que l'on doit condamner non pas des plans, non pas des préparatifs, mais *l'esprit en tant que tel*.

... Si l'on vient à savoir que tu as reçu cette lettre et que tu l'as transmise à d'autres, tu seras exécutée.»

Passionné par la tournure spirituelle qu'il avait réussi à donner à son propre procès, ce fin juriste qu'était Moltke vécut ses derniers jours dans une totale liberté intérieure, dans un véritable état de grâce dont il était lui-même ébloui.

Il fut pendu le premier, et le Père Jésuite Delp souffrit de la mort de son ami en attendant sa propre mort, dans l'abandon spirituel et l'angoisse : « Je suis très fatigué de tristesse et de peur », écrivit-il avant d'être emmené à son tour. On croit savoir qu'il fut supplicié avec un raffinement de cruauté.

tance en s'opposant à ce que la statue du musicien Mendelssohn soit enlevée par le préfet nazi (sous prétexte que Mendelssohn était juif). Goerdeler démissionna. Il prit une situation dans les affaires, qui lui permit de voyager à l'étranger et de compléter sa formation économique, politique et sociale.

C'est à ce moment qu'il rencontre le général Beck, qui vient de démissionner de ses fonctions de chef de l'Etat-Major général, parce qu'il est formellement opposé au plan de Hitler contre la Tchécoslovaquie. L'ambassadeur von Hassel est dans les mêmes sentiments, et, avec un groupe de hauts fonctionnaires, ils font savoir à l'Angleterre qu'une résistance antinazie est en train de s'organiser,

pourvu que les Alliés ne cèdent pas à Hitler. Les accords de Munich viennent ruiner leur velléité d'agir.

Les années qui suivent sont amères. Les sombres pronostics du général Beck ne se réalisent pas : Hitler gagne sur tous les fronts. Le peuple est fier, les soldats rapportent un immense butin de tous les coins d'Europe. Les généraux et les hauts fonctionnaires que Beck et Goerdeler s'escriment à pousser à agir contre Hitler sont plus mous que jamais. C'est la période la plus creuse de la résistance allemande : les succès militaires de Hitler ont grisé le peuple germanique tout entier. Il faut attendre la catastrophe de Stalingrad pour que les quelques fidèles antinazis retrouvent quelque écho à leurs inlassables efforts pour grossir leurs rangs.

On peut s'étonner que, de 1938 à 1943, les innombrables démarches, conciliabules et écrits du général Beck, de Goerdeler, de von Hassel et de leurs amis aient entraîné si peu d'arrestations. Car ils arrivaient à se retrouver sous le couvert de prétextes scientifiques ou techniques et même à faire circuler de petits bulletins comme les « Feuilles blanches » ou comme la « Résistance » de l'éditeur Niekisch*.

Cela s'explique d'une part par l'existence d'une manière de code d'honneur de la « bonne société » selon lequel on était entre soi et l'on n'avait rien à voir avec les voyous nazis, et d'autre part par le fait que tous ces fonctionnaires furent pour la plupart mobilisés et relevèrent, de ce fait, de la police et de la justice militaire. Or le Service de Renseignements de l'Armée était aux mains de ce fameux amiral Canaris, qui était d'une compétence, d'une habileté, et d'une rapidité hors pair. Il n'était pas nazi, mais il sut donner le change aux nazis jusqu'au bout. Ils le croyaient des leurs, et quand ils l'ont arrêté, ils n'ont rien trouvé contre lui. En fait, Canaris ne cultivait de bonnes relations avec Himmler que pour tenir la Gestapo éloignée de l'Abwehr et pour que son adjoint le général Oster puisse agir dans la Résistance. C'est Oster qui était la plaque tournante de cette résistance civile et

(*) Celui-là fut arrêté en 1937. Les Américains le retrouvèrent en 1945 aveugle et paralysé des deux jambes.



Le général Hans Oster.

militaire. Il procurait les faux papiers, les avions spéciaux dans les tentatives d'attentat, les faux ordres de mission pour les déplacements des conjurés, et surtout ces fameuses bombes à retardement de fabrication britannique, si difficiles à trouver, et qui étaient les seules dont la mèche se consumait sans bruit ni fumée. Il avait fourni une de ces bombes au général von Tresckow qui réussit à la confier, amorcée, à un officier de la suite d'Hitler — sous la forme de deux flacons de cognac — au moment où l'avion du Führer décollait. C'était le 13 mars 1943. Par malheur, le détonateur ne fonctionna pas.

A cette même époque, le groupe du pasteur Bonhoeffer se fait arrêter, et la Gestapo réussit enfin à déloger Canaris et Oster de leur poste-clé. Ils seront surveillés, et arrêtés plus tard. L'organisation est très affaiblie, mais un des conjurés, le général Olbricht, parvient à faire nommer à Berlin le jeune colonel von Stauffenberg qui vient d'être gravement blessé en Tunisie. Il a perdu un œil, la main droite et deux doigts de la main gauche. Mais il sort de son long séjour d'hôpital dans le noir avec sa résolution prise : il sera volontaire pour une nouvelle tentative d'assassinat de Hitler. L'opération « Walkyrie » mise en route par Oster sera poursuivie. Claus von Stauffenberg, comme la plupart des militaires, n'a pas toujours été antinazi. Il appartenait à l'un de ces cercles de jeunes intellectuels qui gravitaient autour du poète Stefan George entre les deux guerres, où l'on cultivait la nostalgie de la grandeur passée de l'Allemagne, et où l'on rêvait d'édifier la communauté nationale nouvelle de « l'Allemagne Eternelle » dont les chefs naîtraient de l'âme toujours vivante de l'antiquité héroïque et artiste, ennoblie par la gravité religieuse des Germains. L'avènement de l'ère nationale-socialiste enthousiasma les très jeunes disciples de Stefan George, mais l'affaire Roehm d'abord, la fameuse nuit de Cristal des premiers pogroms juifs, le général von Fritsch remplacé à la tête des armées par Hitler lui-même, firent déchanter ces poètes de la pure Allemagne. Les atrocités qui accompagnèrent l'entrée en Pologne, déshonorant la Wehrmacht, le suicide de von Fritsch qui se jeta sous le feu des Polonais pour mourir sur le champ de bataille, les atrocités commises en Russie, autant de faits qui révoltèrent les plus purs patriotes parmi les officiers.

Von Stauffenberg, les généraux Olbricht et von Tresckow furent de ces officiers exceptionnels qui « sautèrent par-dessus leur ombre ». Ils insufflèrent un sang nouveau aux plans de Beck et de Goer-



Claus Schenk von Stauffenberg.

deler en leur amenant quelques personnalités de gauche comme Leber et Kaiser (gauche catholique). Et surtout, ils les poussèrent à agir enfin en se lançant les premiers dans ce qui allait être un atroce bain de sang et d'horreur. Ils le savaient. Mais l'honneur commandait.

Le 20 juillet 1944, Stauffenberg amorce la bombe avec ses trois doigts valides et pose sa serviette sous la table de Hitler, au quartier général de Rastenburg, en Prusse orientale. Il réussit à sortir du grand quartier juste après l'explosion. Mais quand il arrive à Berlin, tard dans l'après-midi, ses complices n'ont mis en route que timidement le plan « Walkyrie ». La radio annonce que Hitler n'est pas mort ! Olbricht et Stauffenberg, qui occupent le ministère de la Guerre, tentent désespérément de faire basculer l'Armée de leur côté. Mais celle-ci est molle et déjà les unités S.S. se ressaisissent. A 11 heures du soir, elles envahissent le ministère de la Guerre et fusillent Olbricht et Stauffenberg, qui meurt en criant : « Vive l'Allemagne éternelle ». Beck tente de se suicider. Il est achevé par les S.S.

Von Tresckow se suicida sur le front russe. Goerdeler fut arrêté avec plusieurs milliers de civils et de militaires. Tous furent affreusement torturés, puis pendus ou suppliciés d'atroce manière, après un simulacre de jugement devant le Tribunal du Peuple présidé par Freisler.

Avec les purs partisans de la liberté



Le bourgmestre Goerdeler devant le tribunal. Au fond et à gauche, von Hassel.

Le concours scolaire de la Résistance

« Le concours scolaire de la Résistance n'est pas un concours comme les autres... ». C'est ainsi que Vercors commençait son allocution le 13 novembre dernier dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, archicomble. Et ils le sentaient bien, ces garçons et ces filles attentifs aux paroles du grand écrivain de la Résistance qui présidait la manifestation. Nous, résistants, déportés, qui avions organisé cette remise de prix, nous regardions avec émotion et espérance ces jeunes visages. Comprendraient-ils ce que nous voulions si passionnément leur transmettre ? Non pas de terribles souvenirs, non pas — surtout pas — un héritage de haine et de vengeance, mais, à travers notre expérience, une mise en garde contre tout ce qui, de près ou de loin, gravement ou légèrement, porte atteinte aux droits de la personne humaine et dont les camps de concentration ont

été la tentative la plus effroyable et la plus délibérée.

« Un tel retour est encore possible, disait Vercors, ... le principe du mal n'a pas été extirpé, c'est une plante vivace dont la partie visible a été tranchée au ras du sol, mais dont la racine vit toujours... C'est pourquoi ce qui s'est passé il y a vingt ans n'exige pas seulement notre souvenir à l'égard des victimes, notre vénération à l'égard de ceux qui ont donné leur vie pour y résister et notre inflexible mémoire à l'égard des bourreaux. Il exige aussi notre examen, l'étude et l'application à l'égard d'un phénomène horrible et stupéfiant. »

De ce phénomène, Vercors a fait une très lucide analyse que l'on voudrait donner ici toute entière. Il a décrit ce combat de l'homme à travers les âges pour créer son ordre à lui, celui de l'esprit, qui

transcende la brutalité animale, « ces efforts patients et obstinés pour proscrire la guerre, remplacer la force par le droit, la violence par la justice, créer des instances mondiales pour s'entraider au lieu de s'entretuer »... et, tandis que les nazis ont fait courir à « l'espèce humaine un danger qui dépassait de loin tous ceux qu'elle avait connus jusqu'alors... en justifiant et, pis que cela, en prônant, en exaltant, oui, en glorifiant le retour aux pratiques les plus cruelles, les plus sauvages, les plus féroces des instincts animaux, les résistants déportés ont mené ce combat de l'homme désespérément, glorieusement, et, ce qui peut-être était le plus difficile, dignement dans les camps de la mort ».

« En célébrant, mes jeunes amis, concluait Vercors, les hommes et les femmes qui, dans les camps d'extermination ont lutté jusqu'à la mort, et par-delà la mort, contre le péril hideux qui menaçait les bases mêmes de toute civilisation, vous avez compris la valeur de leur sacrifice et la portée universelle de leur victoire. Et l'espérance de l'espèce humaine, dont vous êtes l'avenir, est liée à cette compréhension. Car c'est elle qui vous maintiendra du bon côté de la barricade, quand vos aînés, réchappés des camps, ne seront plus là pour vous rappeler le souvenir de ce qu'ils ont vécu. »

Pouvait-on mieux donner les raisons qui nous ont fait, à l'A.D.I.R. avec l'U.N.A.D.I.F., la F.N.D.I.R., la F.N.D.I.R.P., la F.A.R.R.E.F.C., les C.V.R., organiser cette remise de prix aux lauréats du concours scolaire de la Résistance ? Trois cent cinquante élèves, sur les 7.000 qui avaient participé cette année au concours dans l'Académie de la Seine, ont été récompensés grâce aux dons des associations, des éditeurs et de généreux donateurs parmi lesquels des écrivains de la Résistance. Qu'ils en soient les uns et les autres remerciés ainsi que M. le Recteur de l'Académie qui a prêté gratuitement le grand amphithéâtre de la Sorbonne pour cette manifestation.

Afin de récompenser tous les participants au concours, le beau film de Bresson, *Un condamné à mort s'est échappé*, fut enfin projeté en présence du héros de cette extraordinaire histoire, auteur du livre qui a servi de thème au film, le colonel Devigny.

G. ANTHONIOZ.

tombèrent pèle-mêle des résistants de la dernière heure, que seule l'imminence de la défaite retournait contre Hitler.

C'est ainsi que Stülpnagel, commandant de la place de Paris, entré tardivement dans la conspiration, appliqua les consignes du plan « Walkyrie » : il arrêta Oberg et Knochen et leurs S.S. Après l'échec, il tenta de se suicider, mais ne réussit qu'à se rendre aveugle. On le soigna pour le torturer et l'exécuter ensuite.

Nous devons l'un des très rares témoignages de ce tragique épisode à un survivant presque unique : Fabian von Schlabrendorff*. Descendant d'une de ces vieilles familles prussiennes luthériennes qui mettaient le service de Dieu et du droit avant même celui de la patrie, il avait démissionné du ministère de l'Intérieur dès 1933. Il connut la plupart des personnalités civiles et militaires du groupe Beck-Goerdeler. Il fit plusieurs missions en Angleterre juste avant la guerre, et ce fut lui qui alla en toute hâte récupérer les fameuses bouteilles de cognac qui n'avaient pas explosé le 13 mars 1943.

Arrêté peu après le suicide de son ami von Tresckow, il fut affreusement torturé et fut un temps le voisin de cellule du pasteur Bonhoeffer. C'est son dossier que Freisler avait entre les mains le jour où

(*) *Fabian von Schlabrendorff : Offiziere gegen Hitler.*



Goering (en blanc) devant le Q.G. de Hitler après l'attentat.

ANISE
POSTEL-VINAY.

Une rue Léonce Crabbé à Strasbourg

Journaliste, spécialiste des questions rhénanes, correspondant de journaux parisiens et étrangers, Léonce Crabbé était le mari d'une de nos camarades de Ravensbrück. Résistant de la première heure, il fut traqué par la Gestapo en 1943, essaya de gagner l'Angleterre par l'Espagne et fut abattu à la frontière. Il ne devait pas savoir que son fils Gilbert, 18 ans, serait fusillé et que son ainé, Raoul, mourrait pendant son transfert à Dachau.

Le 12 décembre dernier, la section Bas-Rhin de l'A.D.I.R. était présente autour de Mme Crabbé, seule survivante de cette tragédie, à l'inauguration de la plaque qui commémore le sacrifice de son mari.

IN MEMORIAM

Laure Richez

Une de nos concitoyennes — elle mérite ce titre — Mme Laure Richez qui, depuis plus de dix ans, vivait dans une vieille famille de notre cité, est morte le 18 octobre 1965.

Originaire de Saint-Yriex, mariée en 1917 à un jeune lieutenant, Edouard Richez, qui avait passé sa permission de détente dans cette ville, elle le rejoignit dans le Nord après sa démission.

Son mari, animateur intrépide d'un corps franc, avait terminé la guerre avec le grade de capitaine après avoir combattu sur le front pendant toute la durée des hostilités. Décoré de la Croix de guerre, de la Médaille militaire, de la Légion d'Honneur. Un Français parmi tant d'autres.

Laure aidait son mari de toute son intelligence dans une affaire de textile en pleine prospérité; quand éclata la guerre de 1940.

Edouard Richez, mobilisé comme commandant, fut fait prisonnier à Boulogne, connut les geôles allemandes et revint au Cateau en juillet 1941. Repliée à Toulouse, Mme Richez vint le rejoindre et aussitôt la tragédie commença.

En 1942, chef d'un réseau qui avait pour tâche de récupérer les aviateurs anglais tombés dans le Nord, le commandant Richez s'employa sans mesure à sa tâche. En mai 1943, désigné par l'O.C.M. comme responsable militaire pour la Résistance dans le Cambrais, il organisa les parachutages d'armes dans la région. Sa femme lui apportait l'appui moral et

le dévouement qui le soutenaient au milieu des incompréhensions, des difficultés et des dangers. Hélas ! le commandant Richez était arrêté en septembre 1943, transféré à Loos, de triste mémoire, et condamné à la déportation dans une prison allemande.

Laure connut la condamnation de son mari alors qu'elle était incarcérée dans la même prison. Elle avait été arrêtée le 3 novembre 1943. Condamnée à mort le 14 mai 1944 avec trois autres membres du réseau, elle arriva, après avoir séjourné dans diverses forteresses allemandes, à la prison de Kottbus, en Prusse orientale.

A l'approche des armées russes en 1945, elle fut dirigée sur le camp de Walden que les Russes délivrèrent le 6 mai 1945.

Elle n'avait aucune nouvelle de son mari. Rentrée au Cateau, elle devait apprendre sa mort, survenue à Gross Reuseen en novembre 1944.

Fatiguée, malade, réformée à 100 %, elle contribua néanmoins de toutes les forces qui lui restaient à adoucir les peines et les misères de ses compagnons d'infortune, sans ménager sa bourse, qui n'était pourtant pas très garnie.

Laure Richez est morte après une longue et cruelle maladie, suite des privations et des sévices subis dans les camps de la mort.

Elle était officier de la Légion d'Honneur et avait reçu également la Médaille de la Reconnaissance anglaise et la Medal of Freedom.

LES "DEMOISELLES LOUSTAUNAU"

Les mots me viendront-ils aisément pour exprimer l'immense chagrin que m'a causé le départ pour un autre monde de celle qui fut l'une des « demoiselles Loustaunau » ? Aucune de ses compagnes de misère ne peut, j'en suis sûre, les dissocier dans son cœur et dans son esprit. La tendresse infinie qui les unissait, leur courage, leur dignité, leur tolérance à l'égard de celles qui étaient peut-être moins imprégnées qu'elles d'une foi indestructible, leur faisaient supporter leurs souffrances avec sérénité.

Elles acceptaient l'inévitable car elles étaient « une ». Et Dieu a voulu qu'elles le fussent jusqu'à cette heure si récente qui les sépara.

Je me souviens de la terrible randonnée d'avril 1944 qui suivit notre évacuation du camp de Maarkleeburg. Nous n'avions pas de vivres, les marches et contre-marches épuaient nos dernières forces. Nous tirions le chariot sur lequel nous avions entassé les malades sorties du Revier. Mais, hélas, il n'était pas possible de mettre sur ce véhicule rudimentaire toutes celles qui ne pouvaient plus marcher. L'une de nos compagnes, Jeanne Prévost déclinait rapidement. C'est la sollicitude d'Adeline et de Germaine qui adoucit sa fin. Elles lui fermèrent doucement les yeux dans ce petit village de Tharand où nous avions pu enfin nous évader du lamentable convoi.

Adieu, Adeline. Sache, là où tu es, que jamais ton souvenir ne s'effacera de nos cœurs. Courage, Germaine. Je sais que ta peine est immense, mais sois assurée de la profonde affection de celles qui furent et qui demeurent tes camarades.

M.-L. PAYEN.

HOMMAGE AUX CHEMINOTS

Le 5 novembre 1965, un train spécial emmenait près de 890 pèlerins vers Hambourg pour l'inauguration d'un Mémorial international sur les lieux du camp de concentration de Neuengamme.

Ce train ralentit à l'approche de Compiegne et s'y arrêta par autorisation exceptionnelle. Le monument érigé à la mémoire des cheminots de l'Oise, qui virent en frémissant d'angoisse et d'impuissance partir les hommes, les femmes et les enfants que les agents de Hitler arrachaient à leur patrie, nous apparut alors, à la nuit tombante, tout enveloppé d'une douce lumière.

Tous les pèlerins étaient aux fenêtres. Une délégation descendit du train, une délégation de cheminots l'accueillit, et ensemble elles se rendirent au monument.

Gerbes déposées, drapeaux inclinés, la minute de silence observée, le train repartit; les voyageurs, émus par ce pieux hommage, se recueillirent dans leurs souvenirs.

Personnellement, mère de déporté non rentré, je me suis rappelé la cérémonie, à cette même gare, à ce même quai d'embarquement des déportés, le 6 juin 1953 où, à l'occasion du congrès annuel de mon Amicale du mouvement Résistance, j'avais rendu hommage à tous les cheminots de France et en particulier à ceux de Compiegne pour l'aide qu'ils avaient apportée aux déportés, en introduisant des « outils » dans les bottes de paille, et à leurs familles, en leur faisant parvenir avec un mot de sympathie les petits papiers — « adieux de ceux qu'un cruel destin frappait » — qu'ils avaient ramassés sur les voies, malgré les graves sanctions qu'ils encourraient.

Les rescapés et les familles des disparus n'oublient pas.

Marcelle AVENIER.

Courrier de l'A.D.I.R.

Notre 100^e numéro a reçu un excellent accueil. Roger Lescaret, à qui son successeur Bernard Neyrolles l'avait adressé, nous a envoyé les derniers exemplaires d'affiches et de tracts qui lui restaient avec une lettre touchante :

J'ai été très ému, car c'est tout un passé que ce numéro représente. La continuité, la persévérance de votre action a permis de rassembler et de secourir de nombreuses déportées et internées...

Plusieurs de nos camarades nous ont aussi fait part de l'intérêt qu'elles avaient pris à lire ce numéro. Cécile Huk nous écrit d'Epinal :

Je viens de lire « Voix et Visages » d'un seul trait ! Vraiment je n'ai pu m'arrêter. Il est très beau. Longue vie à votre journal, plus exactement le nôtre. Puisse-t-il connaître bien d'autres centenaires ! ..

Et A.-M. Soucelier, de Lyon :

C'est avec émotion que j'ai lu le dernier numéro de « Voix et Visages », ce 100^e numéro de notre chère revue. Pouvez-vous m'en adresser 4 ou 5 numéros à cause des articles sur André Bellier et Eugène Pons qui feraienr certainement plaisir à leur famille ?

Enfin, de Göteborg, en Suède, Marie-Rose Izkowitz-Mathis :

Vous ne pouvez savoir comme j'apprécie de recevoir « Voix et Visages » et combien la lecture de ce fidèle bulletin est émouvante et intéressante. Les deux derniers numéros m'ont particulièrement émue, celui du 20^e anniversaire de notre libération et le 100^e numéro, pour lequel je tiens à vous féliciter.

L'AMICALE DE BERGEN-BELSEN NOUS COMMUNIQUE :

Un musée de Bergen-Belsen est en préparation.

Familles de disparus, adressez des photographies, et vous, rescapés, même si vous n'avez passé que quelques jours, envoyez photographies (avant la déportation, lors du rapatriement), dessins, récits sur les faits qui vous ont marqués personnellement ou qui concernent la vie du camp, noms et adresses de camarades, à l'Amicale de Bergen-Belsen, 10, rue Ferdinand-Fabre, à Paris (15^e).

RECHERCHES

Mme Gerbault-Mathy, connue à Ravensbrück sous le nom de Noëlle Mathy, n° 11.902, bloc 9, la plus jeune du camp (à peine 15 ans),

Mme Lefèvre demeurant à Nancy,

Mme Wathelet, Simone (Monika), Belge, internée à Ravensbrück du 2 février 1944 au 2 février 1945, n° 28.777, bloc 27, ayant connu Marize Trottet et Mimi Fortune,

recherchent des personnes les ayant connues afin d'obtenir des attestations leur permettant de déposer une demande de carte de déporté et de bénéficier ensuite d'une pension.

Prière d'adresser les renseignements à l'A.D.I.R.

Vie des Sections

Rencontre interrégionale de Clermont-Ferrand

Le début de l'automne nous a favorisées puisque nous avons pu nous rencontrer, sous un soleil éclatant, dans ces montagnes d'Auvergne où les Clermontoises nous ont accueillies avec une amitié chaleureuse. A la descente du train, quelle que soit l'heure de notre arrivée le vendredi soir 1^{er} octobre, nos camarades nous attendaient : Maguy Degeorge, Madeleine Tourrette et même Jacotte Lignerat qui repartit à 1 heure du matin pour Saint-Nectaire après nous avoir conduites à nos chambres.

C'est donc après une nuit courte qu'elle nous a retrouvées sur la route du Mont Mouchet où nous allions, dans un site admirable et en compagnie du sous-préfet de Vichy, écouter le colonel Gaspard évoquer devant son camarade, le commandant Mazuel, et le sous-préfet de Brioude le souvenir prestigieux des Truands qui, dès novembre 1942, avaient multiplié les coups de main contre l'ennemi et dont l'action avait déchaîné une contre-offensive qui coûta cher à la Résistance du Puy-de-Dôme, mais n'empêcha point les Auvergnats de s'enrôler dans les Mouvements unis de Résistance et dans les F.T.P.F. Aussi, quand le 22 mai 1944, l'Etat-Major régional décréta une véritable mobilisation, les hommes arrivèrent-ils en masse au Mont Mouchet par ces routes que nous découvrions, toujours sinuées, mais aujourd'hui tranquilles et paisibles.

C'est de là que, le 1^{er} juin, les 2.700 hommes du maquis furent répartis en compagnies chargées de surveiller les routes de Saint-Flour, de Brioude, Ruines, Clavières, les carrefours de Pinols et la route de Langeac. C'est là qu'eurent lieu les combats des 2, 10 et 11 juin, et c'est à la Truyère, toute voisine, qu'on se battit avec rage le 20 juin.

Le colonel Gaspard rappela, avec d'autant plus d'émotion que son mari était

parmi nous, le souvenir de Mme Menut, montée rejoindre les maquisards afin de leur apporter ses soins et tuée, avec son père, en combattant. Il rendit également hommage au Dr Mallet et à ses fils, tombés eux aussi face à l'ennemi après une longue guerre clandestine.

Le chemin de Saint-Flour où le maire nous accueillit pour un vin d'honneur très bien venu, nous amena, après le traditionnel arrêt devant le monument aux morts, vers un restaurant où l' excellente chère devait satisfaire les plus gourmets. Le sous-préfet nous accompagna ensuite dans la salle où le commandant Menut et le colonel Coulaudon, alias Gaspard, nous donnèrent encore quelques détails sur la vie des maquis, et, tout en regrettant de

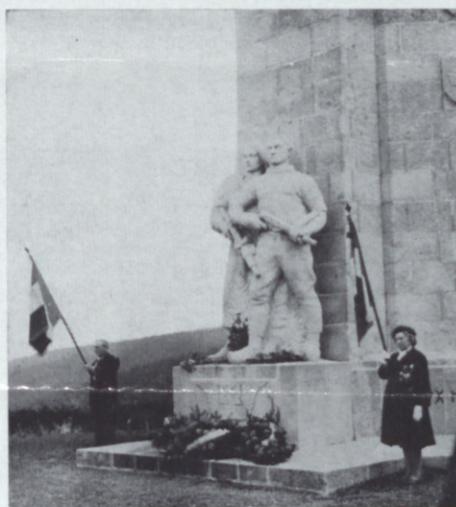


Photo Pic.

Section Loiret-Centre

Le dimanche 31 octobre, la section Loiret-Centre avait organisé sa réunion d'automne.

Cette date était particulièrement bien choisie, et c'est avec un grand recueillement que, en cette veille de Toussaint, après avoir assisté à la messe en l'église de Baule, les camarades venues de Paris, de Tours, de Chartres, du Loir-et-Cher, du Cher, d'Orléans et des environs déposèrent une gerbe au monument de « l'abbé Pasty et de ses compagnons », déportés non rentrés du groupe Prosper-Buckmaster.

M. le Maire de Baule, Pierre Gailly, membre lui-même du réseau, nous retraça quelques éléments de l'activité de ce réseau et les trahisons qui entraînèrent son anéantissement en juillet 1943.

Un déjeuner fin, à la « Cour Fleuri », dans le vieux pays de Vernon, proche de Beaugency, combla les gourmets.

Puis ce fut à Beaugency, en la nouvelle résidence de Marguerite Flamencourt, dans le cadre si agréable qu'elle a su réaliser et que sa chaude amitié sait si bien animer, que toutes se regroupèrent. Marguerite nous projeta les vues prises au cours de la Journée de printemps dans les hauts lieux de la Résistance en Sologne. On vit également des diapositives prises au cours des cérémonies au camp

du Strüthof, en juin de cette année, et quelques vues de la rencontre à Clermont.

Nous avons regretté toutes les malades et excusées, notamment Mmes Puech et Carmignac, immobilisées chez elles, trop souffrantes pour voyager, Mmes de Poix, Corjon, nos fidèles Vendômoises, et toutes les absentes.

Le conseil d'administration de l'A.D.I.R. était représenté par Mmes Goetschel et Billard, cette dernière accompagnée de son mari. L'actif président des Résistants et Déportés de Chartres, M. Chesne, et sa femme, étaient également présents.

En résumé, une belle et réconfortante journée d'amitié, pour l'organisation de laquelle nous ne pouvons qu'adresser de chaleureux remerciements à Marguerite ainsi qu'aux chauffeuses bénévoles qui font souvent de longs détours pour amener leurs camarades.

A.-M. BOUMIER.

CERCLE DE L'A.D.I.R.

L'A.D.I.R. vous invite à venir très nombreuses tirer la galette des Rois le dimanche 30 janvier à 16 heures, 241, boulevard Saint-Germain. Prière de s'inscrire à l'A.D.I.R.

quitter cette charmante ville, pittoresque et séduisante, sans l'avoir suffisamment visitée, nous reprimes la route du retour.

Le dimanche matin, à 11 heures, nous retrouvions devant le monument aux morts avec M. Diebolt, préfet du Puy-de-Dôme, et, une heure plus tard, à l'Hôtel de Ville. La municipalité nous réservait, autour de petites tables fleuries et bien servies, la surprise d'un agréable cadeau sous forme de porte-clefs aux armes de la ville et de boîtes de sucre d'orge, offertes par la Compagnie fermière de Vichy. Notre amie, Mme Larbouret, conseillère municipale, à qui nous devons beaucoup de reconnaissance pour son accueil, participait avec un bien aimable sourire à la réception donnée par ses collègues, réception qui nous laisse un souvenir heureux et ému.

Notre déjeuner fut, comme à l'accoutumé, gai et bruyant, M. le préfet et nos camarades hommes des réseaux ne semblaient pas trouver fastidieuse la compagnie de tant de femmes, et la cuisine locale fut fort appréciée.

Mais peut-on aller en Auvergne sans faire un pèlerinage à Gergovie où, à côté des morts pour la liberté, dont nous commémorions le souvenir, se dresse l'ombre légendaire de celui qui incarna la première résistance nationale : Vercingétorix ? Mme Michelin voulut bien réveiller pour nous l'écho des légions romaines et des tribus arvernes du haut de ce plateau ensOLEillé dont elle connaît si bien l'histoire et dont elle aime le symbole.

Nous devons vraiment à toute la section du Puy-de-Dôme, de l'Allier, de la Lozère, deux journées magnifiques. Elle a su en faire un pèlerinage émouvant, une promenade pittoresque et une rencontre attachante. De tout cœur nous l'en remercions.

Jacqueline SOUCHÈRE.

Section Parisienne

La section parisienne donnera sa grande réunion annuelle au Cercle militaire, place Saint-Augustin, le dimanche 16 janvier 1966, à 15 heures. Au programme : des acrobates de Pékin, le magicien du Lido, des parades de music-hall, etc., qui amuseront grands et petits.

En fin de séance, distribution de jouets aux enfants (jusqu'à 12 ans) inscrits et présents. Je vous espère très nombreuses et vous présente à toutes mes meilleures vœux de bonne année.

Marguerite BILLARD.

AVIS

Le Ministère des Anciens Combattants et Victimes de Guerre vient d'édition un disque sur lequel sont enregistrés d'un côté la *Marseillaise* et de l'autre le *Chant des partisans*, exécutés par la Garde républicaine.

Nous informons nos adhérentes que ce disque est en vente à l'A.D.I.R. au prix de 6 francs.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

AURA LIEU

le Samedi 12 Mars 1966, après-midi

AU MUSÉE SOCIAL, 5 RUE LAS CASES, PARIS-7^e (Métro : Solférino)

Samedi 12 mars 1966 :

A 15 heures : Assemblée générale, Musée Social (salle Paul-Delambre), 5, rue Las Cases, Paris (7^e) (métro : Solférino).

A 18 h 30 : Cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h 15 angle Champs-Elysées - avenue de Friedland. L'Association des « Résistants de 1940 » se joindra à l'A.D.I.R. pour cette cérémonie.

A 20 heures : Diner à l'Association « Rhin et Danube », 33, rue Paul-Valéry, Paris (16^e). Prix du repas : 18 francs environ. Il est indispensable de s'inscrire

avant le 1^{er} mars et de régler en même temps le prix du repas, soit à l'A.D.I.R., soit auprès des déléguées.

ÉLECTIONS

Afin de se conformer aux statuts, l'Assemblée générale devra procéder au renouvellement du tiers du conseil d'Administration. Les membres sortants sont cette année : Mmes Anthonioz, Caubrière, Charpentier, Hautval, Lignerat, Souchère.

Les membres sortants peuvent être réélus, mais toutes nos adhérentes ont la possibilité de poser leur candidature.

Les candidatures au remplacement des membres sortants désignés ci-dessus devront nous parvenir le plus rapidement possible.

COTISATIONS ET POUVOIRS

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'Assemblée générale de leur cotisation 1966.

Nous leur rappelons qu'en dehors des versements faits directement au siège de l'Association, seules les déléguées des sections de province ont pouvoir d'encaisser les cotisations au nom de l'A.D.I.R. (Association Nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance).

Le mandat pour le paiement des cotisations et le pouvoir pour le vote seront envoyés sous pli séparé au début de 1966.

N.B. — Les camarades ayant réglé leur cotisation avant réception de notre mandat sont priées de nous excuser de cet envoi et de le considérer comme nul.

SECRÉTARIAT SOCIAL

Le projet de loi qu'avait établi le ministère des Anciens Combattants et Victimes de guerre afin de permettre l'admission au bénéfice d'une retraite anticipée des déportés et internés relevant du régime des retraites de la fonction publique, n'a pu être retenu.

A une question écrite (n° 11.170, *Journal officiel*, Assemblée nationale, débats du 16 janvier 1965), qui se référera à diverses mesures prises en vue d'accorder une retraite anticipée à certains fonctionnaires, et proposait que des facilités de dégagement des cadres soient prévues à l'égard des fonctionnaires publics et assimilés, déportés et internés, résistants ou politiques le ministre des Finances a répondu dans les termes suivants :

Les mesures de dégagement des cadres répondent au souci de réaliser des compressions d'effectifs dans des corps où existent des surcharges à la suite de circonstances particulières. C'est ainsi que, en vue de favoriser l'accueil et la réinstallation des Français rapatriés d'Afrique du Nord et d'outre-mer, les textes auxquels se réfère la question écrite ont prévu des possibilités exceptionnelles d'admission anticipée à la retraite, ou institué une position de congé spécial suivie de mise à la retraite, pour certains corps comportant des surnombrés. De telles mesures, essentiellement temporaires, sont prises compte tenu de considérations d'ordre purement fonctionnel, et non en fonction des situations personnelles, aussi dignes d'intérêt soient-elles. Par ailleurs, la loi n° 64-1339, du 26 décembre 1964, portant réforme du code des pensions civiles et militaires de retraite, prévoit, en faveur des fonctionnaires déportés politiques, une bonification de service prise en compte dans la liquidation du droit à pension des intéressés, dont elle pourra permettre de porter le taux à 80 %. Enfin, il convient de rappeler que le fonctionnaire, ancien déporté ou interné, peut toujours :

a) soit être admis prématûrement à la retraite dès lors que son état de santé le justifie et recevoir une pension à jouissance immédiate;

b) soit demander sa mise à la retraite à l'âge d'ouverture du droit à pension, à 55 ou 60 ans sans attendre la limite d'âge fixée respectivement à 60 ou 65 ans selon qu'il s'agit de service actif ou sédentaire.

LEVÉE DE FORCLUSION

Le 3 décembre a paru le décret que nous avions annoncé et qui accorde un nouveau délai pour le dépôt des demandes des titres prévus par certains statuts d'anciens combattants et de victimes de guerre.

Forclusion des recours devant la juridiction administrative

Loi n° 65-882 du 20 octobre 1965, relative à certains délais de recours devant la juridiction administrative.

Article premier. — Les personnes qui, ayant sollicité la reconnaissance d'une des qualités prévues par le titre II du livre III du code des pensions militaires d'invalidité et des victimes de la guerre, n'ont pas formé en temps utile un pourvoir contre la décision implicite de rejet résultant du silence gardé pendant plus de quatre mois par l'Administration ne seront forçloses qu'après un délai de deux mois à compter du jour de la notification d'une décision de rejet.

Article 2. — Les personnes qui, antérieurement à la promulgation de la présente loi, se sont pourvues, dans le délai du recours contentieux contre une décision expresse, sont relevées de la forclusion résultant du défaut de recours contre la décision implicite de rejet.

Les requérants, auxquels cette forclusion a été opposée par une décision de justice passée en force de chose jugée, sont admis à présenter un nouveau pourvoir dans un délai de six mois à compter de la promulgation de la présente loi.

La présente loi sera exécutée comme loi de l'Etat.

RETRAITE A 60 ANS

Le Conseil d'Administration de l'Association Nationale d'Entraide et de Prévoyance, dans sa délibération n° 10 du 6 octobre 1965, a décidé d'accorder le bénéfice de la retraite anticipée aux D.I.R. et D.I.P.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCE

Franck, petit-fils de notre camarade Mme Cossiaux (Mélie). Aubervilliers, 15 novembre 1965.

MARIAGES

Le capitaine Alain Creff, fils de notre camarade Mme Creff, a épousé Mlle Maryvonne Payan. Landerneau, 13 novembre 1965.

Chantal Lecoanet, nièce de notre camarade Mlle Lecoanet (déléguée pour le département de la Savoie), a épousé M. Robitaillie, 28 décembre 1965.

DÉCÈS

Notre camarade Mme Destrem a perdu son mari, novembre 1965.

Notre camarade Mme Laure Diebold, Compagnon de la Libération est décédée. Lyon, le 19 octobre 1965.

Notre camarade Mme Don Zimmet a perdu son mari. Bonneuil-sur-Marne, novembre 1965.

Notre camarade Mme de Fleurieu a perdu son fils. Villefranche-sur-Saône, novembre 1965.

Notre camarade Mme Larrue a perdu son mari. Caudeval.

Notre camarade Mme Monnier a perdu son mari. Talant, novembre 1965.

Notre camarade Mme Richez est décédée. Toulouse, 18 octobre 1965.

Notre camarade Mme Redoute a perdu son mari. Rennes, novembre 1965.

Notre camarade Mme Woirgny est décédée. Beaugency, le 4 décembre 1965.

Anne de Seynes demande à nos camarades de lui envoyer des souvenirs de la Résistance (souvenirs personnels ou faits qui les ont particulièrement frappés).

Le Gérant-Responsable : G. Anthonioz
Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret - Paris